



**HAL**  
open science

# La conscience du mythe napoléonien dans l'œuvre de Claude Simon : les figures entremêlées du guerrier, du rustique et du conquérant

Christophe Luzi

► **To cite this version:**

Christophe Luzi. La conscience du mythe napoléonien dans l'œuvre de Claude Simon : les figures entremêlées du guerrier, du rustique et du conquérant. Les guerres napoléoniennes sur les cartes mentales de l'Europe : la conscience historique et les mythes littéraires, Sep 2011, Moscou, Russie. p. 505-516. hal-00632778v2

**HAL Id: hal-00632778**

**<https://hal.science/hal-00632778v2>**

Submitted on 16 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

## La conscience du mythe napoléonien dans l'œuvre de Claude Simon : les figures entremêlées du guerrier, du rustique et du conquérant

Christophe Luzi  
Ingénieur de recherche au CNRS  
Docteur ès Lettres de l'Université d'Aix-Marseille I  
Laboratoire « Lieux, Identités, eSpaces, Activités »  
(UMR 6240 LISA)

Au fil des romans de Claude Simon, depuis les « œuvres de l'enquête » dont fait partie *La Route des Flandres* paru en 1960 jusqu'aux plus récentes, *Les Géorgiques* paru en 1981 et *L'Acacia* en 1989, on serait de prime abord tenté de croire que l'évocation des noms de batailles napoléoniennes participe au sein du texte, et comme il est souvent le cas parmi une vaste littérature porteuse du mythe impérial<sup>1</sup>, d'une revivification de la « mémoire antique » supposée les pérenniser à travers les écrits et les siècles. Ce goût de « l'antiquité » ou plutôt des antiquités, que Nietzsche dans ses *Considérations intempestives*<sup>2</sup> met à l'index, et qu'il situe dans la continuité pernicieuse et délétère d'une « histoire traités-et-batailles », n'en est pas moins ainsi qu'il nous l'explique, contestataire du véritable sens historique perçu en tant que « force en devenir ». Or ce débat, qui rejoint la question d'une distanciation critique dans l'œuvre simonienne, d'une part à l'égard de l'acte d'écriture, et d'autre part vis-à-vis d'un contenu discursif évoquant habituellement le « déploiement magnifique et grave de la bataille »<sup>3</sup>, mérite qu'en soit précisée la lecture.

Le premier des indices textuels extrait de *L'Acacia*, quoique laconique, négocie d'ores et déjà une distance critique entre le point de vue narratif et celui des personnages-soldats de 1914

---

<sup>1</sup> Les exemples de l'évocation du mythe napoléonien abondent en littérature, depuis *Les Misérables* de Victor Hugo jusqu'aux *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, tous deux contemporains de Napoléon, en passant par des auteurs qui introduisent une vision tantôt distanciée et critique, tantôt grandiose et monumentale des épopées napoléoniennes comme on la trouve dans *L'épopée impériale, les exploits du brigadier Gérard* de Conan Doyle qui écrit notamment au sujet de la bataille de Waterloo, à laquelle participe le protagoniste de son roman, comme s'il était poussé par un mouvement irrésistible de l'histoire : « Devant le spectacle de cette armée splendide et de son apparition aussi belle que majestueuse, je [le personnage de Gérard] ne pus pas me contenir plus longtemps. Je me levai, debout sur mes éperons, j'agitai mon bonnet et je criai : « Vive l'empereur ! » » (*L'épopée impériale*, Robert Lafont, Tome 3, 1957).

<sup>2</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Seconde considération intempestive. De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie*, Paris, Flammarion, 1988, préface, p. 71 *et passim*.

<sup>3</sup> L'expression, assez représentative des discours panégyriques mais pernicieux sur la Guerre, est traduite de Lord Byron. Elle fait référence au 18 juin 1815.

engagés pour le front de la Somme. Démotivés de tout substrat sémantique, et dénués ainsi d'une réalité terrible à concevoir ou pis encore, à vivre, la « guerre », le « front », semblent pour ces soldats fraîchement enrôlés, et qui voyagent dans un wagon de train, renvoyer à la légèreté préhensile et rassurante des pages que l'on feuillète au gré des manuels de l'enfance, au fil desquelles figurent en lettres d'or les grandes conflagrations napoléoniennes. La signification historique perçue à travers le récit du narrateur se dénuie de tout ancrage à une réalité atroce qui pourtant, lui donna jour naguère, alors qu'elle est en passe de se renouveler. La formulation d'un tel paradoxe évoque en filigrane la métaphore de l'histoire conçue en tant que « bocal » nietzschéen, étiqueté sur une « étagère », dont la poussière n'a pas été soufflée, et que l'on n'a plus ouvert depuis longue date.

« Ce fut tout juste si, dans leur comportement [celui des soldats de 1914 partis en train pour le front], quelque chose laissa paraître un imperceptible changement : pas encore inquiets : simplement soucieux - et non pas pour eux, c'est-à-dire pour leurs vies, eux pour qui les syllabes sonores qui composaient les noms de Marengo, Malakoff, Bazeilles ou Lang Son ne signifiaient rien d'autre, victoires aussi bien que défaites, que la seule façon convenable d'exister et de mourir, qui ne concevaient pas d'exercer quelque commandement que ce fût autrement que debout, de préférence dans un endroit dégagé, jumelles en main et bien en vue –, non pour eux, donc, mais comme si, dans leur esprit quelque chose venait gêner, déranger les schémas cent fois étudiés au tableau noir [ ... ] »<sup>4</sup>.

Des altières postures de stratèges surplombant le champ de bataille, ces soldats ne savent pas qu'ils vont être les tristes victimes. Une posture revisitée, d'ailleurs, par plus d'un tableau de maître<sup>5</sup> comme par exemple celui du peintre Verestchaguine, où l'on peut voir Napoléon perché sur les éminences de Borodino, pendant la défaite de la campagne russe, l'air soucieux et méditatif, avec derrière lui ses généraux munis de jumelles, et faisant écho dans l'œuvre de Claude Simon, à l'épisode de *L'Acacia* où meurt le capitaine de trente ans, les jumelles à la main, un jour de bataille, le 27 août 1914.

Livrés dans l'indifférence la plus totale au démembrement d'une « herse gigantesque et cahotante qui balaie tout sur son passage »<sup>6</sup>, les soldats vont mourir dans la « boue » ou les « monceaux d'ordure », sans que puissent se personnifier en eux, les idéaux de gloire et de patriotisme véhiculés par le savoir académique. Le lecteur de *La Route des Flandres* se remémore les propos de Georges au sujet du bombardement de la bibliothèque de Leipzig.

---

<sup>4</sup> Claude SIMON, *La Route des Flandres*, Paris, Minuit, 1960, p.54.

<sup>5</sup> En contrepoint de telles représentations, on peut citer le *Guernica* de Picasso, pour ne faire cas que du plus célèbre d'entre ces tableaux peu reflétistes de la gloire martiale, qui refuse l'esthétique de la célébration militaire à laquelle il préfère l'image angoissante certes, mais aussi plus authentique eu égard à la réalité vécue, du démembrement humain et animal victime du *sparagmos* médéen, de la peur panique des regards, de la dissipation lumineuse et de la dispersion de l'unité organique.

<sup>6</sup> Claude SIMON, *L'Acacia*, Paris, Minuit, 1989, p. 19.

« si le contenu de milliers de bouquins de cette irremplaçable bibliothèque [a] été précisément impuissant à empêcher que se produisent des choses comme le bombardement qui l'a détruite, [il ne voit] pas très bien quelle perte représent[e] pour l'humanité la disparition [...] de ces milliers de bouquins et de papelards manifestement dépourvus de la moindre utilité »<sup>7</sup>.

Ce sont les mêmes livres qui servent de relai intertextuel pour conduire le colonel Reixach à une mort absurde sur la route de Solre-le-château vers Avesnes, des livres au sein desquels la restitution horrifiante de la guerre est *non grata* et rendue impossible par cette pétition de principe insurmontable : l'histoire n'écrit pas l'indicible, elle en est la parole lisible. Étudié cent fois sur le « fond des tableaux noirs », le départ des enrôlés de 1914 semble ainsi, et en dépit de l'ignorance des personnages, s'inscrire dans le rite païen et sacrificiel de « l'Histoire mangeuse d'hommes ».

Le paradoxe de départ, on le voit bien, veut ici que l'ignorance soit le fruit inattendu de la culture livresque, une *doxa* trompeuse prodiguée par l'instruction publique à des « enfants naïfs » dans l'esprit desquels le sentiment d'une mort superbe sur le champ d'honneur a été précocement inculqué, comme valant le sacrifice d'une vie. Le leitmotiv parcourt l'œuvre entière de Claude Simon, auréolé du clinquant des combats napoléoniens, et aussi le jugement distancié voire dépréciatif des narrateurs de *La Route des Flandres* ou de *L'Acacia* qui sert de premier viatique à une lecture « naïve ».

On retrouve en effet dans ce dernier roman, toujours gravitant autour de la topique des batailles impériales les plus fameuses, les indices textuels d'une confrontation décevante et périlleuse de la réalité face aux savoirs « antiquaires » de l'histoire, en même temps que la promesse fragile de pouvoir figurer parmi ses annales.

Loin de constituer une finitude de l'existence, la « mort au champ d'honneur » scelle chez le personnage-guerrier en général, et tel qu'il est donné à lire dans le récit simonien, une forme de participation au sacré qui nie le déroulement diachronique de son existence, et lui ouvre la voie, comme c'est en l'occurrence le cas pour le personnage de Reixach, vers une postérité certaine, ainsi que donnent à y réfléchir les lignes suivantes.

« empyrée ?... Oh ! Quelque chose dans le genre de paradis... Mais spécial. Pas le paradis de n'importe qui. Disons : un coin particulier du paradis, un coin supérieur; Disons : une sorte de club réservé. Uniquement pour colonels de cavalerie. Un cercle privé où ils ont le droit de rentrer tout bottés, avec leur cheval, leurs éperons et leur sacré cul vissé sur leur selle. Quoique cet imbécile avait décidé d'y arriver sur un percheron de labour. Pour bien montrer sans doute que son pur-sang super-astiqué avait été tué sous lui. Alors j'imagine que son entrée a dû faire sensation au milieu de tout le beau monde qui l'attendait (ou du moins qu'il devait se figurer l'attendre) pour lui remettre la croix des braves. Ceux d'Azincourt, de Pavie et de Waterloo [...] »<sup>8</sup>.

---

<sup>7</sup> Claude SIMON, *La Route des Flandres*, Paris, Minuit, 1960, p. 54.

<sup>8</sup> Claude SIMON, *L'Acacia*, Paris, Minuit, 1989, p. 302.

Victime en quelque sorte d'une forme de connaissance universelle, la topique napoléonienne, absorbée par l'inconscient collectif, et dont on pourrait spontanément penser qu'elle est ici passée sous silence, reste tout de même sous-tendue en filigrane par des expressions comme le « beau monde » ou le « cercle privé », au sein desquels sont supposés être promus les officiers supérieurs, commandant un régiment, ainsi qu'à une distinction militaire ayant fait fi de tous les changements de régime en France jusqu'à aujourd'hui, rémanence glorieuse parmi l'éventail des décorations héritées de l'Empire, la « croix des braves ». L'une des désignations communes de la Légion d'Honneur créée en 1802, qui portait en son centre le profil lauré de l'Empereur, en souvenir du sacre du 2 décembre 1804.

Un autre indice discursif, moins évident à déceler cette fois-ci mais mis en relief par un effet de contraste, attire l'attention en raison de sa connotation dysphorique au milieu de ce passage porté de bout en bout par une tonalité faussement enjouée, et où se mêlent de surcroît un recul et une distanciation narratives qui font par exemple qualifier Reixach d'« imbécile » : le « pur-sang-super-astiqué » du colonel est remplacé par un « percheron de labour ».

Parmi les valeurs militaires et ses gloires insignes, cette chute inattendue dans le fil du récit n'est pas innocente. La référence au monde agreste d'où sont issus les Anciens de la Garde, conducteurs de charrue avant d'être partisans de la baïonnette, est ici suggérée métonymiquement par une race équestre, et sa fonction usuelle d'animal de labour. Moins racé que le « pur-sang » mais plus solide, l'attribut dérisoire du cavalier devient par une inversion heureuse, et dans la perspective d'un intertexte suggestif, le signe d'une accession au mythe. De Reixach pénètre un lieu de mémoire, un peu comme lorsque s'avance sur le champ de bataille, ainsi que le note Erckmann Chatrian dans son roman intitulé *Waterloo*, le « bras droit de l'Empereur ».

« [...] les soldats de la vieille garde étaient presque tous d'anciens paysans d'avant la République, des hommes de cinq pieds six pouces, secs, bien bâtis ; ils avaient conduit la charrue dans le temps pour le couvent et le château : plus tard, ils s'étaient levés en masse avec tout le peuple ; ils étaient partis pour l'Allemagne, la Hollande, l'Italie, L'Egypte, la Pologne, l'Espagne, la Russie [...] ils se regardaient en quelque sorte comme les propriétaires d'une grosse ferme qu'il fallait défendre et même agrandir de plus en plus. Cela leur attirait de la considération, c'était leur propre bien qu'ils défendaient [...] »<sup>9</sup>.

Un dernier indice tout à fait explicite clôt le mouvement *crescendo* des indices textuels : l'évocation de la bataille de « Waterloo » dénoue toute attente de lecture. La référence napoléonienne est finalement mise en exergue, mais elle a été amenée subtilement, sans aucune évidence préalable, tout au long des lignes qui précèdent. L'attente prometteuse d'une mythification ici désignée par le narrateur sous le terme euphorique d'« empyrée », projette le personnage de Reixach dans la perspective d'une négation radicale de la réalité, vers l'irréel d'un passé verni de gloire militaire, qui justifie l'utilisation discursive de noms de batailles lourdes de renommée.

<sup>9</sup> Se reporter à Emilie ERCKMANN, Alexandre CHATRIAN, *Waterloo*, H. Holt and company, 1906, 228 p.

Un point est toutefois notable, le choix narratif porte sur trois cinglantes défaites françaises, dont la dernière justement, Waterloo, reste dans la mémoire collective et par-delà le texte romanesque, comme associée à la période des Cent-jours et au « Vol de l'aigle », annonceurs de la fin de l'épopée napoléonienne. Le discours simonien s'intentionnalise ainsi dans le sens d'une réflexion critique sur l'entrée du colonel Reixach aux confins de ce « coin particulier du paradis, un coin supérieur [...] au milieu de tout le beau monde », à travers la mise en place d'un contraste éloquent entre d'une part une gloire artificieuse que s'évertue à glaner le personnage, et d'autre part la réalité d'un revers féroce.

A la lecture du passage, le lecteur ne peut que se figurer un parallèle éloquent, mais ici teinté d'ironie, entre la figure romanesque du guerrier de *L'Acacia* et les brillants épigones de l'Empereur. Avec cette nuance que le premier n'a jamais connu l'essor irrésistible vers presque trois décennies d'un règne sans partage. Tout juste a-t-il, en brandissant la pointe de son sabre vers le ciel afin de contrer une rafale de mitraillettes, et pour reprendre ce mot de Thomas Hardy extrait des *Dynastes*, servi de grotesque caricature napoléonienne, et tenté de ne pas perdre « sa dernière chance de bien mourir »<sup>10</sup>. Ainsi le second passage volontairement choisi ici, relève, s'il fallait le résumer en un mot, de la chronique d'une gloire avortée.

D'un point de vue intratextuel et en élargissant la propos à l'œuvre entière de Claude Simon, c'est dans le sillage de « l'ancêtre général d'Empire » que la lignée des Reixach reconduit au fil des générations la tradition d'une geste martiale en conformité avec l'action modèle accomplie à son commencement. Dénuée de tout entendement profane, la belligérance est le seul moyen d'accès à l'empyrée militaire, l'occasion d'une perpétuation du patronyme, de l'honneur et de la gloire dynastiques. L'individu s'illumine ainsi par le mépris qu'ont de leur vie, les générations conquérantes, de telle sorte que s'édifie au fil des âges, une classe paradigmatique de l'homme de Guerre. Que meure un combattant, il en naît un autre capable de se donner en sacrifice et perpétuer ainsi une geste primordiale.

Ainsi, dans *La Route des Flandres*, *Les Géorgiques* et aussi *L'Acacia*, pas un seul descendant mâle, depuis le patriarche jusqu'à l'oncle Charles et au cavalier du régiment de Dragons, ou bien depuis l'aïeul Reixach jusqu'à son « neveu »<sup>11</sup> le colonel, n'est étranger aux révolutions, aux batailles ou à l'exode, fût-ce l'arrière-grand-oncle royaliste réticent à toute compromission avec cet « ogre » napoléonien qui part mener de front les campagnes de Russie,

« resté caché [l'arrière-grand-oncle] cinq ans dans les bois pour échapper aux gendarmes écumant la campagne à la recherche d'un jeune paysan qu'un ogre dévor[e] par bataillons entiers ou env[oi]e mourir au fond des steppes glacées »<sup>12</sup>.

---

<sup>10</sup> « L'esprit des bruits qui courent » fait référence à Napoléon pris dans la défaite de Waterloo (Thomas HARDY, *Les Dynastes*, traduit par Yvonne Salmon et Philippe Neel, Paris, Delamain et Bouteleau, 1947).

<sup>11</sup> Au sens classique du mot.

<sup>12</sup> Claude SIMON, *L'Acacia*, Paris, Minuit, 1989, p. 70.

De gré ou de force, la descendance guerrière de l'œuvre simonienne est attachée au souvenir du témoin des grandes épopées napoléoniennes qu'elle encense, en reconduisant l'acte quasi-rituel du combat et de la mort violente. De ce dernier naît la postérité, que le narrateur symbolise à travers la noblesse du paros sculpté.

« [Encore des années après la chute et l'exil de Napoléon,] l'arrière-petite-fille du général d'Empire [contemple encore un] buste monumental drapé de marbre, avec sa léonine chevelure de marbre, ses broussailleux sourcils de marbre, son regard de marbre, se dressait, formidable, ironique et sévère dans un coin du salon familial [...] »<sup>13</sup>.

La correspondance épistolaire de cet ancêtre général d'Empire, désigné dans *Les Géorgiques* sous le nom de L.S.M., met en lumière un personnage élevé au rang de mythe. Elle le situe d'ailleurs, dans la continuité d'une réhabilitation de l'image de l'homme de la Terre, tout comme l'étaient naguère, en écho à cette topique du retour aux valeurs rustiques, les Anciens de la Garde. Les courriers échangés avec son intendante, Batti, méritent à ce sujet quelques remarques.

Nous inaugurons plus haut notre propos sur la notion d'« histoire traités-et-batailles ». Ces lendemains sans certitude qu'instaure la « terreur de l'histoire »<sup>14</sup>, il semble que la répétition rassurante des tâches guerrières et agricoles serve pour L.S.M. à les maîtriser au fil du récit des *Géorgiques*. Et la difficulté ne consiste pas à contrer brillamment l'inattendu mais bien à l'inscrire dans un mode répétitif. Ainsi n'est-il plus d'événement insolite car le devenir se lit à la lumière du prévisible. Fort des assurances que procure le passé, le général d'Empire use dans ses lettres de la fonction conative du langage par bravade contre cette « terreur ».

De l'hypothèque volontairement prise sur ses terres et ses champs comme sur les investissements, les tranchées ouvertes et les jours de feu, tous les travaux qu'il enjoint à Batti d'accomplir et les tactiques qu'il intime à Jourdan d'appliquer, sont la preuve. Le futur de l'indicatif sert à exprimer cette volonté.

« Vous le ferez faire [...], vous devez sentir [...], vous ferez couper [...], vous les ferez mettre [...], vous m'en direz [...], vous ferez semer [...] vous ferez mettre [...], vous direz [...], vous ne laisserez plus [...], vous les ferez [...], vous leur ferez [...], vous y ferez [...] »<sup>15</sup>.

La nature des ordres donnés aux destinataires ne varie pas, ni ce « style » que retient l'oncle Charles. Tout au plus un changement de référentiel est-il notable, mais sans incidence. Au château de Saint-M.<sup>16</sup> où gîtent en l'absence du propriétaire l'intendante Batti, le jardinier,

<sup>13</sup> *Ibid.*, 1989, p. 127.

<sup>14</sup> Mircea ELIADE, *Le mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétition*, Paris, Gallimard, "Idées", 1988, p.158.

<sup>15</sup> Claude SIMON, *Les Géorgiques*, Paris, Minuit, 1981, p. 464 sq.

<sup>16</sup> . Le récit procède, ainsi que pour L.S.M., au gommage romanesque de la référentialité. Il n'évoque ni le personnage de Lacombe-Saint-Michel, ni le château de Saint-Malo en les identifiant clairement.

Louis Fabre et des paysans succèdent momentanément les garnisons en poste sur les places fortes de l'île de Vanheren, à Belisle et sur l'Adige mises en péril par les Anglais et par les Autrichiens. Ainsi le général commande son domaine, comme il défend l'Europe de l'Empereur. A la lecture du texte, les injonctions militaires se fondent sur quatre procédés tactiques conventionnels, l'attaque et le contre d'une part, l'appui et le repli d'autre part. Des analogies s'établissent entre les fragments épistolaires où sont notifiées les directives pour son domaine et celles pour ses troupes. De même que les munitions ne doivent jamais manquer dans l'arsenal afin que les hommes de l'île de Vanheren bénéficient « toujours d'une force imposante »<sup>17</sup>, de même les liliacées et les herbacées que porte la terre ne doivent jamais faire défaut dans les caves du château. Dans la dernière lettre à Batti, L.S.M. exige que soient conservés pour son retour

« beaucoup d'oignons, de pois, beaucoup d'ail, des laitues, des chicorées, des choux de toutes espèces, des poireaux, des raves, beaucoup d'oseille, des épinards, des artichauts [...] »<sup>18</sup>.

Autre illustration, si les défenses militaires sont en mesure de « tenir » la bouche de l'Escaut de telle sorte que « les anglais feront les plus grands efforts pour s'en emparer », alors les fagots de bois entassés peuvent également « garantir » les taillis de façon à ce que les « bestiaux aient plus de peine à y rentrer »<sup>19</sup>. L'effort de positionnement des « fortes garnisons » à Belisle dans le but d'empêcher que les Anglais n'inquiètent les côtes correspond à celui que doit mettre en œuvre le jardinier à dessein de « bien regarnir les rivages »<sup>20</sup>. Aussi vrai que l'ennemi Autrichien ne doit pas non plus battre en brèche les positions sur l'Adige, une « bonne double haie » doit être plantée pour que l'eau et « les broussailles qu'elles entraînent »<sup>21</sup> n'y fassent aucune brèche. De même, les ressources champêtres comme les militaires ne doivent pas être laissées en plan.

Autrement dit, aucune des deux *campagnes* n'est à garder en jachère. Les divisions de « canonniers non employés »<sup>5</sup> pendant la campagne de l'Adige passent sous son commandement. Quant aux divisions de pruniers, elles seront cultivées de telle manière « que passé le mois de mai il n'y en ait aucune qui se repose et que toutes portent »<sup>22</sup>. À cette fin, la terre à leur pied doit être retournée « à la grande charrue » comme une bataille labourerait un champ, ce qui rappelle « la herse gigantesque et cahotante »<sup>23</sup> de la guerre dans la première

<sup>17</sup> Claude SIMON, *Les Géorgiques*, Paris, Minuit, 1981, p. 465.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 474.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 464-5.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 467.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 468.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 464.

<sup>23</sup> Claude SIMON, *L'Acacia*, Paris, Minuit, 1989, p. 19.



section de *L'Acacia*. « Les hayes et les petits arbres morts »<sup>24</sup> devenus infructueux doivent être arrachés comme sont reconstruites les fortifications peu solides. Tandis qu'au creux de « l'ancien lit du ruisseau et attendant au chemin [le général fait] planter dans l'endroit où il ne vient point d'herbe une grande quantité de saules à un pan l'un de l'autre »<sup>25</sup>, il désigne de même le long du rivage de l'Adriatique « l'emplacement de huit batteries [de canons] »<sup>4</sup>.

Les analogies entre la Terre et la Guerre, réhabilitent les usages de la première par une voie qu'il n'est pas coutume d'évoquer pour cette dernière. Et elles résident, outre ce traitement original, non seulement dans les thèmes indifféremment abordés par voie épistolaire, parmi lesquels se trouvent les provisions agricoles et les réserves militaires, la consolidation des haies et la fortification des places d'armes, le boisement du rivage et la militarisation des côtes, l'exploitation des ressources domaniales et l'utilisation du contingent, le labour champêtre et celui de la bataille, la plantation des arbres et le positionnement de l'artillerie, mais encore dans un lexique sélectionné pour son ambiguïté, les « divisions »<sup>26</sup> du régiment et celles du domaine, les « pièces » d'artillerie et les pièces de terre ou de bois, « tirer de la pierre » d'une carrière et tirer au fusil, la « brèche « faite par l'ennemi et celle faite par l'eau, « planter du lierre » et planter des murailles, les « bottes » de foin, etc. Ces termes fonctionneraient aussi bien, ainsi qu'il est écrit, pour un « précis d'agriculture que pour les consignes militaires ». Ils créent en outre, à travers l'utilisation d'attaches lexicales, une continuité thématique, d'un fragment de correspondance à l'autre.

La méthode du général L.S.M. sert sinon à empêcher, du moins à prévenir les attaques ennemies en même temps qu'elle permet de planifier les travaux bucoliques. À sa faveur sont plus ou moins maîtrisés les soubresauts et les incongrus de la bataille comme les aléas de la récolte. En l'occurrence, elle procure à L.S.M. cette « jouissance particulière « de « boire ou manger ce qui [lui] appartient »<sup>27</sup>, héritée de toute une tradition bucolique, et à laquelle Hésiode fait allusion dans *Les Travaux et les Jours*.

« De fréquents dépôts, même petits, font vite les grandes réserves. Qui entretient son patrimoine écarte la faim ardente. As-tu fait des réserves ? C'est autant de souci en moins : mieux vaut avoir chez soi ce qu'il en coûte d'aller chercher au dehors. Quelle bonne chose que de puiser dans son propre bien ! »<sup>28</sup>.

Cette analogie entre la Terre et la Guerre, poursuivons-là : l'oncle Charles l'établit aussi lorsqu'il assimile les « passages » du Rhin aux « pas »<sup>8</sup> du domaine. À ses yeux, l'endurance

---

<sup>24</sup> Claude SIMON, *Les Géorgiques*, Paris, Minuit, 1981, p. 475.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 469.

<sup>26</sup> Lucien DÄLLENBACH, *Claude Simon*, « Les contemporains », Seuil, 1988, p. 134 sq.

<sup>27</sup> Claude SIMON, *Les Géorgiques*, Paris, Minuit, 1981, p. 475.

<sup>28</sup> HÉSIODE, *Les Travaux et les Jours*, trad. Claude Terreaux, Paris, « Arléa », 1998, p. 103.

paysanne ne supplée-t-elle pas à la rigueur militaire de son ancêtre ? « Si l'on y réfléchit, dit-il en s'adressant à l'ancien cavalier, les deux choses ne sont pas tellement contradictoires »<sup>29</sup>. Il n'est ni étranger ni inconnu à L.S.M. que le monde rural vit en accord avec le rythme des saisons. Forcément les mêmes pièces de terre sont à défricher puis à labourer toujours aux mêmes époques, les mêmes terrains fertiles à ensemer, les mêmes vignes à greffer, les mêmes viaducs à conduire et les mêmes haies à reboiser « sans fin ni espoir de fin »<sup>8</sup>. En harmonie avec le cycle saisonnier, ceux qui travaillent et qui labourent, les *laboratores*, aménagent une agriculture circulaire et tripartite. On peut citer les propos de Georges Duby.

« Tous les ans, il [faut] abandonner d'anciens champs que la culture [a] épuisés et en ouvrir de neufs aux dépens des étendues incultes. La lente rotation des terres labourées au sein d'un terroir dont une très large portion était temporairement abandonnée à la végétation naturelle fait en permanence d'un paysan un pionnier »<sup>30</sup>.

À cette distribution de l'année agricole en fonction des saisons, et conformément à la lecture qu'en donne le texte simonien des *Géorgiques*, correspond chez ceux qui combattent, les *pugnatores*, des migrations périodiques sur les mêmes zones frontalières ou sur d'autres lieux éternellement en proie aux conflagrations,

« [...] les mêmes villes à assiéger, les mêmes rivières à traverser ou à défendre, les mêmes tranchées périodiquement ouvertes sous les mêmes remparts : Coblenche, Pavie, Namur, la Meuse, Mantoue, l'Yssel, Anvers, l'Adige, Vérone, Peschiera, Mayence... Prises, franchies, perdues, reprises, reperdues, reconquises de nouveau, reperdues encore, infatigablement, sans fin ni espoir de fin, avec pour seules variantes les prévisibles imprévus des successives coalitions de la pluie, du gel ou de la sécheresse »<sup>31</sup>.

En ce sens l'Histoire reste à façonner. Elle est une guerre à laquelle supplée la main conquérante du guerrier, tout comme la main paysanne au creux de laquelle elle trouve les gestes, forts et rudes, les mouvements justes, rituels, stéréotypés. Tous deux ne servent qu'à empoigner une terre fuyante, à s'approprier ce que l'homme ne fera jamais que perdre, dépenser ou détruire. Cent fois le Paysan et le Guerrier, poussent un rocher jusqu'au sommet

---

<sup>29</sup> Claude SIMON, *Les Géorgiques*, Paris, Minuit, 1981, p. 447.

<sup>30</sup> Georges DUBY, *Guerriers et paysans. VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle premier essor de l'économie européenne*, Paris, Gallimard, « Tel », 1973, p. 225. Cette remarque de Georges Duby sur la vie des paysans médiévaux dans le haut Moyen Âge est encore valable plusieurs siècles après puisque l'évolution des us et coutumes paysannes est diachroniquement très progressive. Il n'est donc pas étonnant que les fragments de lettres de L.S.M. insérés dans la cinquième section des *Géorgiques*, et dont Claude Simon rappelle l'attestation historique, fassent une référence implicite à des pratiques agricoles encore en vigueur au dix-neuvième siècle, par exemple « labour[er avant l'hiver] afin que les froids puissent cuire la terre » (*Les Géorgiques, op. cit.*, p. 464).

<sup>31</sup> Claude SIMON, *Les Géorgiques*, Paris, Minuit, 1981, p. 447.

de la butte, pour qu'ensuite il retombe. D'ailleurs, L.S.M. n'est-il pas qualifié de « sisyphéen »<sup>32</sup> ?

En faisant référence au mythe napoléonien à travers des indices essaimés, et laissés à la découverte patiente du lecteur, les lettres du général L.S.M. dans *Les Géorgiques*, sont le témoignage original d'une conception particulière de la vie militaire et de ses liens indéfectibles avec la vie rustique. D'autres fragments romanesques extraits d'ouvrages comme *L'Acacia* et *La Route des Flandres* et dont on s'est servi afin d'introduire le propos, attestent d'une intertextualité interne à l'œuvre de Claude Simon, donc d'une intratextualité très vivace dans l'ensemble du corpus, sans toutefois que la courte étude proposée ici, épuise le sujet dans son exhaustivité. La fréquentation de lieux, de stratégies, de pratiques entrecroisées font par exemple du général d'Empire L.S.M. l'acteur d'un discours inédit sur la guerre et en particulier, les épopées napoléoniennes, une forme de « mentir-vrai » ainsi que l'écrivait Louis Aragon, bien plus criante de vérité dans son témoignage que l'aridité ou de la partialité des pages institutionnelles d'un manuel d'histoire. N'est-ce pas là encore l'écho cinglant d'une pensée chère à Napoléon, qui affirmait après le 18 juin 1815, une fois dénouée la bataille de Waterloo, que « l'histoire est une suite de mensonges sur lesquels on est d'accord » ?

---

<sup>32</sup> Claude SIMON, *Les Géorgiques*, Paris, Minuit, 1981, p. 244.